

Soutien des champions

Les parents, partenaires n uméros un du sport suisse

L'encadrement familial est prépondérant dans la réussite des athlètes. Qu'il soit financier, humain ou en temps, l'investissement est souvent colossal.

Pierre-Alain Schlosser
Textes

Derrière chaque champion, se cachent des parents investis dans l'activité de leur enfant. «J'ai toujours reçu un soutien total de mes parents, relève Loris Rouiller, 20 ans et champion d'Europe de cyclisme. Si on n'a pas cela en Suisse, c'est impossible de réussir une carrière sportive. Il faut vraiment dire «impossible» et pas «presque impossible».

Taxi, repas, lessive
Pour atteindre le sommet de la pyramide du sport suisse, la route est longue et tortueuse. Seuls de rares athlètes reconnus à l'international et sponsorisés parviennent à vivre de leur passion. Financièrement, il y a heureusement des soutiens incontournables (Swiss Olympic, les Cantons, les Communes) et quelques sponsors locaux. Mais généralement, les budgets sont grandement couverts par les économies du ménage.

«J'ai toujours reçu un soutien total de mes parents. Si on n'a pas cela en Suisse, c'est impossible»

Loris Rouiller, champion de cyclocross

Pour offrir une chance à leurs enfants de s'accomplir, les parents passent leur temps libre, week-ends et vacances compris, à les véhiculer, à les encourager, à les conseiller et à vivre ce projet personnel qui devient souvent celui de toute la famille. La plupart du temps, ils s'occupent de l'indépendance. Font les repas, la lessive, l'administratif. Ils sont aussi des confidents. Pourtant, rares sont les parents qui articulent le mot «sacrifice» lorsqu'ils évoquent leur soutien. Aider un enfant à s'épanouir est aussi un enrichissement pour eux; ils en profitent pour faire des rencontres, découvrir un univers jusque-là inconnu. Et ils sont aux premières loges pour suivre les vicissitudes d'un sportif d'élite. Une aventure qui ne laisse généralement aucun regret. Mais qui reste un peu folle. «J'ai conscience que ce que mes parents ont fait n'est pas courant. C'est juste exceptionnel», raconte Thierry Miller, le meilleur pongiste qu'ait connu la Suisse. Ses parents ont investi une somme à six chiffres dans sa passion.

Un stylo comme récompense

Pour l'anecdote, après 80 titres, dont celui de champion du monde senior, une carrière à l'étranger et 21 ans en équipe nationale, le Genevois de 53 ans avait reçu de la Fédération un stylo en guise de remerciement pour sa carrière exceptionnelle. Ce qui démontre bien les moyens limités de certaines fédérations.

Parfois, les parents se démentent pour organiser des repas de soutien, animer un fan-club, mettre en place un site internet, chercher des sponsors. Ou tout simplement être là dans les moments difficiles.

Thierry Miller, tennis de table, 80 titres en carrière, champion du monde senior

«Mes parents, Liliane et Raymond, ont été un soutien financier pour payer mes stages à l'étranger, mes déplacements, la nourriture. Ils m'ont permis de survivre. Le peu que je gagnais, je l'utilisais pour payer mes assurances. Dans les années 80, il y avait beaucoup moins d'argent qu'aujourd'hui.»

Thierry Miller a été un pionnier. «En Suisse, nous étions peu à jouer à ce niveau. En fait, nous étions un nombre impair, inférieur à deux», plaisante-t-il. Pour lui, tout a commencé un peu par hasard. «À l'école, j'étais bon partout, sauf en allemand. J'ai donc voulu combler cette lacune. Mes parents m'ont payé une année d'hébergement en Allemagne, où je pratiquais le tennis de table. Et j'ai appris la langue. Ça m'a tellement plu que je ne voulais faire que ça.»

«Mes parents, qui étaient enseignant et mère au foyer, m'ont soutenu pendant une quinzaine d'années. Quand j'avais 14 ans, ils payaient tout. Puis, j'ai reçu des aides, dont un sponsor matériel et la commune de Cologne. Mes parents ont fait le lien pour me permettre de tenir le coup. Cela a été simplifié par le fait que je sois fils unique.»

Reconnaissance éternelle

Ce soutien sans faille a été déterminé par l'attitude du pongiste. «Si j'étais devenu un abruti fini, ils auraient arrêté de m'aider. Ça s'est bien passé parce qu'humainement, ça a toujours fonctionné. Mon père a commencé le tennis de table un an et demi avant moi. Il a passé des centaines de milliers d'heures à m'entraîner indivi-

duellement. Nous n'étions même pas destinés à pratiquer ce sport. Logiquement, j'aurais dû faire de l'athlétisme. Car mon grand-père était président du Stade-Lausanne athlétisme. Mais c'est tombé, sans explication rationnelle, sur le tennis de table.»

«J'ai conscience que ce que mes parents ont fait n'est pas courant. C'est juste exceptionnel»

Thierry Miller, figure du tennis de table suisse

Comme retour sur investissement, il y a eu les nombreux titres décrochés. Surtout ceux arrivés sur le tard et qui n'étaient pas espérés. «Il y a différenciés façons de dire merci, reprend Thierry Miller. On a mangé au restaurant. Pour moi, il est important de faire passer le message que l'on a bien saisi la chance que l'on a eue. Et que notre reconnaissance est éternelle. Mon père se demande souvent ce que serait devenue ma vie sans le tennis de table. Je lui réponds toujours que si c'était à refaire, je referais la même chose, en pire! Pendant presque vingt ans, j'ai pu faire à plein temps ce qui me plaisait le plus au monde. On a tous un métier et une passion. Moi, ma passion absolue a été mon métier. J'ai vécu une expérience extraordinaire. J'ai pu voyager partout et avoir une vision plus large du monde.»



Sur la première image ci-dessus, on aperçoit Thierry Miller dans le salon familial avec ses parents, Liliane et Raymond. DR/KEYSTONE

Stan Wawrinka, triple vainqueur de Grand Chelem, titré aux JO et en Coupe Davis

«Il y a des parents qui savent où peut mener un soutien inconditionnel, ce sont ceux de Stan Wawrinka. Isabelle et Wolfram ont connu des montagnes russes émotionnelles. Avec pour commencer un investissement financier important. «C'est clairement très cher, explique le papa. Ça signifie des aides de la famille, des emprunts bancaires. Au début, nous n'avons eu aucun soutien, ni de la fédération ni des sponsors. Les factures ont commencé à devenir importantes quand Stan avait 14 ans et Jonathan 16 (ndlr: les Wawrinka ont quatre enfants; il y a aussi Naëlla et Djanaé). C'est à ce moment que tout est devenu plus intensif, au niveau des tournois et des voyages.»

Mais l'investissement dans la passion de leurs enfants a été récompensé. «Notre chance est d'avoir rencontré une famille (ndlr: les Zavialoff) dont l'un des fils, Dimitri, est devenu l'entraîneur de Stan, poursuit Wolfram Wawrinka. Comme on ne roulait pas sur l'or, nous avons trouvé un arrangement pour que Stan et Jonathan jouissent d'un encadrement professionnel. Ils sont partis en Espagne. Cela ne revenait pas plus cher que de s'entraîner en Suisse. Les halles sont hors de prix ici et il y a très peu de disponibilité. En Espagne, on trouve des terrains partout et on peut jouer toute l'année à l'extérieur. En plus, Barcelone est le centre du tennis ibérique. On y dispute des tournois nationaux et internationaux.»

Grâce à la carrière de Stan, les parents Wawrinka ont vécu des moments uniques. «Nous avons voyagé un peu partout, raconte le père du champion. Nous sommes allés plusieurs fois en Australie et aux États-Unis. Nous avons pu vivre des émotions très fortes, notamment lors de ses trois succès en Grand Chelem que nous avons pu vivre dans le stade. Mais la plus marquante a été la première, en 2014 en Australie. Il a d'abord battu Djokovic, puis Nadal en finale. En plus, on s'est retrouvés dans le même hôtel. Roland-Garros, qui était le tournoi préféré de Stan, et le succès en Coupe



Sur la photo de gauche, Stan fête sa victoire à l'Open d'Australie avec ses parents. DR/KEYSTONE

«Il ne faut pas écouter les autres. Au contraire, il faut faire confiance à son instinct. Je ne nourris aucun regret. Et si c'était à refaire, je recommencerais»

Wolfram Wawrinka, père de champion

Davis ont aussi été des moments intenses. Stan est quelqu'un de généreux et on en profite. Il nous a remerciés de plein de façons différentes. Nous gardons les détails pour nous. Mais je peux dire qu'après la victoire en Coupe Davis en 2014, nous nous sommes retrouvés avec sa famille en vacances à Bali. Il avait tout organisé. On a passé des moments très sympas.»

«Notre entourage s'inquiétait»

Que conseilleraient Wolfram aux parents de jeunes talents? «Je leur dirais de soutenir leurs enfants dans leur passion. On ne s'attendait pas à ce que l'un des nôtres devienne un champion de tennis. Ça n'a pas toujours été facile. Notre entourage s'inquiétait de voir nos enfants de 14 et 16 ans partir en Espagne. On nous demandait: «Et la scolarité? Et les études?» Il ne faut pas écouter les autres. Au contraire, il faut faire confiance à son instinct. Je ne nourris aucun regret. Et si c'était à refaire, je recommencerais.»

Mélanie et Loïc Meillard, cadres de l'équipe nationale suisse de ski

Chez les Meillard, les champions sont au nombre de deux. Mélanie et Loïc ont enchaîné les satisfactions aussi facilement que les piquets de slalom. Leurs parents Carine et Jacques ont eux aussi été là pour épauler leurs enfants dans toutes les circonstances. «Pour nous, cela a été assez simple, reconnaît Jacques Meillard. Ils ont eu des sponsors rapidement. Ça change les choses quand on n'a pas à payer six ou huit paires de skis! On a financé un peu les hôtels, les entraînements et les inscriptions à Brigue ou à Ski-Valais. Avant d'entrer dans les cadres, les camps en Suisse et à l'étranger coûtaient environ 100 francs par jour. Dans ce sport, tout dépend du niveau. Les choses peuvent s'avérer plus compliquées si à 22 ans, l'athlète doit encore passer par les courses FIS.» Si l'aspect financier n'a pas été un trop gros souci pour les Meillard, l'investissement en temps a été en revanche important. «Vers 7-8 ans, ils ont commencé à faire de la compétition, reprend le papa des deux skieurs. Sans le soutien des parents, c'est compliqué. La structure est bonne, mais il faut quand même se lever vers 5-6 heures du matin pour amener les enfants sur les lieux de compétition. On traverse la Suisse six fois par année, mais c'est du bonheur. On était engagés tous les week-ends de l'hiver. Maintenant qu'ils sont autonomes, on vient les voir en tant que supporters.»

S'arranger avec le travail

Mais jusqu'à 15-16 ans, Carine et Jacques Meillard ont assuré. «On a tout fait, se souvient le paternel, lui-même ancien compétiteur de kilomètre lancé. Les déplacements, le pique-nique, toute l'indépendance. Les courses OJ avaient lieu au même endroit pour Mélanie et pour Loïc, mais dès les juniors, ça se trouvait dans deux endroits différents. Quand on est parents, il faut s'arranger avec le travail pour être disponible. Dans mon cas, comme j'étais indépendant dans



À gauche, une photo de famille avec, dans l'ordre: Jacques, Mélanie, Carine et Loïc. DR/KEYSTONE

«Quand il y a un podium et que tu es sur place, tu vis des moments intenses. Il y a à l'inverse les émotions lors des blessures, comme celle de Mélanie aux Jeux olympiques. Et là, c'est terrible»

Jacques Meillard, père des skieurs Mélanie et Loïc Meillard

le bâtiment, je pouvais m'organiser. Heureusement qu'ils pratiquaient les deux du ski. Si l'un des deux avait voulu faire de la natation, ça aurait été plus compliqué.» Être parent de champion est parfois un vrai boulot. Pour quelle reconnaissance? «Les émotions me suffisent amplement, promet Jacques Meillard. Tant que mes enfants sont heureux. Quand il y a un podium et que tu es sur place, tu vis des moments intenses. Il y a à l'inverse, les émotions lors des blessures, comme celle de Mélanie aux Jeux olympiques. Et là, c'est terrible.» Aujourd'hui, les parents Meillard profitent à fond de la carrière de leurs enfants. «On est impliqués dans l'organisation d'un fan-club fort de 250 membres. On essaie de faire trois sorties sur les Coupes du monde des femmes et autant pour les hommes. On se rend aussi aux Championnats du monde. On a des bâches, des oriflammes, des chasubles avec leur photo», énumère ce papa heureux.

Loris Rouiller, champion d'Europe de cyclocross, multiple champion de Suisse VTT et cyclocross

«Mes parents, Sandra et Victor, sont à 100% derrière moi. Ce soutien me permet d'avoir plus confiance en moi. Mon papa, qui est responsable technique d'un grand bâtiment à Genève, a consacré ses week-ends et ses vacances pour ma sœur Mélissa (également cycliste) et moi. Pareil pour ma maman qui s'occupe de toute l'intendance (nourriture, lessive, etc.)»

Concrètement cela passe par de nombreuses heures sur les routes. «Lorsqu'il y a des compétitions en Belgique par exemple, nous partons le vendredi et revenons le dimanche soir. Mon papa conduit le camping-car à l'aller et au retour. C'est un solide! Le lundi matin, il enchaîne avec une nouvelle semaine de travail.»

Cela fait dix ans que ses parents le soutiennent. «Ce sont mes premiers sponsors. Tout compris, le budget peut se monter entre 30'000 et 50'000 francs par saison. Ce n'est pas tous les jours facile. Mais les résultats sont là. Ils connaissent mon investissement sur le vélo. Dès que j'en ai l'occasion, je leur ramène un bon résultat.» Les progrès de Loris lui ont permis de passer pro à 18 ans. «C'est une fierté pour moi. Maintenant, je peux participer un petit peu aux frais. Par exemple pour l'entretien des vélos, l'essence du camping-car, les commissions.» Loris Rouiller a appris la valeur de chaque franc. «Quand j'ai reçu 6000 francs de l'Aide sportive suisse, j'ai eu beaucoup d'émotion au moment de recevoir le chèque. Car ce n'était pas prévu. C'était un vrai soulagement pour nos finances.» Victor Da Silva Rouiller, son papa, abonde. «Des fois, on est un peu ric-ric. Grâce à cet argent, on a pu mettre des pneus d'hiver au camping-car.» Le leasing de ce véhicule a d'ailleurs été une

bonne idée. Quand Loris était amateur, son paternel roulait jusqu'à 30'000 km par année. «On s'arrangeait pour passer nos vacances dans la région de ses courses, se souvient le papa. Ça n'a jamais été un sacrifice pour nous. Si on l'a fait, c'est par plaisir de le savoir heureux, épanoui, et de le voir gagner aux championnats d'Europe. Cela nous suffit amplement.»

Une passion contagieuse

Pour le papa, ancien nageur, la découverte du cyclisme grâce à son fils a été une véritable révélation. «Je me suis lancé dans la formation Jeunesse et Sport à 40 ans, pour aider les moniteurs et le club. Avec Loris, on a découvert

«Mon papa conduit le camping-car à l'aller et au retour. C'est un solide! Le lundi matin, il enchaîne avec une nouvelle semaine de travail»

Loris Rouiller, champion d'Europe de cyclocross

ensemble le vélo de course. On ne connaissait rien de ce monde. Depuis, je donne des cours techniques à des jeunes de 7 à 14 ans, je les aide à maîtriser leur vélo. Et j'ai la satisfaction de voir mon enseignement porter ses fruits. Tous les mercredis, je recharge mes batteries avec mes jeunes. Je m'épanouis.»



Victor Da Silva Rouiller (ci-dessus) est toujours présent pour soutenir son fils. MAXIME SCHMIDT/VANESSA CARDOSO



Barnabé Delarze, vice-champion du monde d'aviron



Monique Delarze (photo du haut, au centre) organise chaque année un repas de soutien pour son fils (à gauche) ainsi qu'une tombola. ATELIERPHOTO.COM/KEYSTONE

Le solide rameur lausannois Barnabé Delarze (25 ans) peut compter sur l'énergie débordante de sa maman Monique. «Comme mon fils était bon élève et qu'il était déterminé et indépendant, je l'ai toujours encouragé», dit-elle. D'autant plus que la charge ne lui semble pas si lourde. «Quand je faisais de la natation, les parents étaient très sollicités, notamment pour les déplacements. En aviron, les transports sont assurés par les minibus du club qui remorquent les bateaux.» Là où Monique Delarze a été la plus présente, c'est dans le secteur de la communication et du marketing, qu'elle maîtrise, puisque c'est son métier. Elle a notamment élaboré le premier site internet de Barnabé.

Côté financier, le budget annuel est une combinaison entre la Fédération, le club d'origine, la maman et les sponsors privés. Aujourd'hui, Barnabé Delarze est indépendant, notamment parce qu'il a la chance de faire partie des rares sportifs d'élite soutenus par l'armée. Son statut de militaire contractuel sportif lui assure environ 2500 francs par mois. Mais en coulisse, sa maman s'active pour couvrir une partie des 80'000 francs de budget annuel. «Je lui ai trouvé des sponsors et j'ai mouillé ma chemise pour mettre en place un repas de soutien, précise-t-elle. Cette année, nous avons rassemblé 170 personnes. J'ai bossé pendant deux semaines et demie. Nous avions privaté le Spot

Café de la Vaudoise aréna, un lundi soir. J'ai aussi organisé une tombola avec 2000 francs de prix. Je suis allée chercher les lots, j'ai réalisé les flyers, remercié personnellement chaque invité. On a vendu 600 billets.» Le papa de Barnabé étant décédé lorsque le rameur avait sept ans et demi, c'est Monique Delarze qui a relevé les manches pour l'aider

«Je lui ai trouvé des sponsors et j'ai mouillé ma chemise pour mettre en place un repas de soutien»

Monique Delarze, maman de Barnabé, vice-champion du monde d'aviron

dans sa carrière. «Barnabé n'est pas demandeur. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait de moi-même en utilisant mes compétences. Mais la réalisation d'un beau repas de soutien, reconnu comme tel, est une sorte de retour sur investissement. Il y a aussi toutes les émotions que l'on vit par le sport. Sa médaille d'argent aux Mondiaux de 2018. Ou ses titres de champion du monde M23. Ce sont des moments où le cœur bat à 100 à l'heure.»